

DES PEPINIERISTES PIONNIERS EN SAVOIE

A l'occasion de notre sortie du 12 avril 2022, prévue en Savoie à La Cassine, chez les pépiniéristes M. et Mme Cholat, il m'a semblé opportun de retracer l'histoire méconnue de leurs prédécesseurs. En effet, dans l'ancienne Savoie, une famille réussit à développer une entreprise remarquable dont le rayonnement franchit les frontières. On sait combien la vallée de la Loire a su développer l'art des jardins autour des châteaux de la Renaissance, mais on ne s'attend pas à trouver dans un « *un pays montueux* » dont les sols sont parfois ingrats un tel engouement pour l'amélioration et la diffusion des espèces végétales les plus variées durant les XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles.

La pépinière royale de Vaise et l'influence de l'abbé Rozier (1734-1793)

Sous le roi Henri IV, Sully ordonna la plantation d'un arbre dans tous les villages de France. Par la suite, un arrêt royal du 3 mai 1720 précisa au grand voyer la manière de planter des arbres le long des chemins de France, souvent des ormes ou des tilleuls. Il s'avéra alors indispensable de mettre en culture de jeunes plants en grand nombre. Dans ce but, on créa des pépinières royales à Paris, Troyes, Tours, Nancy, et autres villes, particulièrement à Lyon. Il existait déjà, dès 1643, un établissement spécialisé installé sur un terrain de l'archevêché, en contre-bas du coteau de Champvert. Le 9 février 1767, Louis XV signa un arrêt qui instituait la fondation d'une école d'agriculture bientôt connue comme celle de la pépinière royale de Vaise. Le règlement exigeait le recrutement des seuls enfants trouvés du Royaume, des garçons qui entraient à 12 ans pour être instruits dans la culture de tous les végétaux, et ne pouvaient sortir qu'à l'âge de 25 ans. Dotés d'une gratification de 300 livres, ils étaient ensuite placés dans l'administration royale en qualité de « *pépiniéristes* ». L'école se fixa sur les terrains du monastère de Sainte-Elisabeth de Belle-Cour-les-Vaise comme le prouvent les baux successifs conclus avec cette congrégation religieuse.

La conception et le contenu des enseignements furent confiés à l'abbé François Rozier (1734-1793) prêtre sans vocation qui se destina à la science, l'agronomie, la physique, l'histoire naturelle. Régisseur d'un domaine familial situé à Sainte-Colombe sur les bords du Rhône, il organisait des séances d'herborisation dans les environs avec ses amis dont Claude Bourgelat. Ce dernier qui venait d'inaugurer l'école vétérinaire de Lyon en 1761, engagea l'abbé Rozier comme professeur chargé de cours et de la création d'un jardin botanique. Avec son ami Claret de La Tourrette, il publia ses *Démonstrations élémentaires de botanique* basées sur les principes de Tournefort et de Linné et vantant les vertus curatives des plantes. Il mettait en valeur son expérience issue de la pratique de l'herborisation et de l'horticulture. Par la suite, devenu membre de l'Académie des sciences, l'abbé Rozier étudia les productions locales dans le sud de la France, voyagea en Hollande, fonda une chaire de botanique en Pologne, s'intéressa à l'amélioration de la vigne et mit en chantier son célèbre *Dictionnaire universel d'Agriculture* en 12 volumes ; il fut un remarquable précurseur et fit progresser l'agronomie. En 1786, il accepta la direction effective de la pépinière royale de Vaise et assura la promotion de « *l'École de Jardiniers* » et de la première école d'arboriculture de France ouverte le 1^{er} décembre 1787.

Dans ses rapports d'activité, l'abbé Rozier n'hésitait pas à formuler ses idées concernant l'organisation du travail de la pépinière. Très proche des idées sociales de son ami Jean-Jacques Rousseau qu'il rencontra à plusieurs reprises, il critiqua la trop large part réservée aux commandes des grands propriétaires au détriment des modestes demandes des villageois. Il décida donc de distribuer des plants au curé de chaque paroisse avec un mémoire qui indiquait la façon de les planter. Ils recommandait surtout des ormes, des frênes, des sycomores, des peupliers d'Italie pour les arbres d'alignement le long des routes et plus tard des noyers et des châtaigniers pour les paysans. L'entreprise connut un essor grandissant. En 1785, la pépinière cultivait 8940 arbres dont

1042 pour les routes. Elle se mit à produire également 1409 arbres fruitiers : poiriers, pommiers, pruniers, cerisiers, amandiers et des arbres forestiers. Selon les comptes consultables aujourd'hui aux Archives, en 1785, 1786 et 1787, le budget de fonctionnement s'élevait à 6000 livres par an, dont 2000 livres pour la location des terrains appartenant à la Congrégation de Sainte-Elisabeth.

La Révolution ne devait pas épargner l'oeuvre de l'abbé Rozier. En juillet 1790, il envoya des suppliques au district de Lyon pour que soit épargnée la seule école française de jardiniers ; il demanda à l'État de racheter la propriété des religieuses de Sainte-Elisabeth soumise à la vente dite des biens nationaux. Mais ses espoirs restèrent vains. Il mourut brutalement le 23 septembre 1793, écrasé dans son lit par une bombe, lors du siège de la ville de Lyon.

Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) et Joseph-François de Conzié (1707-1789)

Est-il nécessaire de rappeler l'extraordinaire évolution des idées qui parcoururent tout le XVIIIème siècle et qui, sur le plan politique, inspirèrent largement les assemblées révolutionnaires ? Les concepts de liberté et d'égalité des citoyens fondèrent la Déclaration des Droits de l'Homme et posèrent les bases de la démocratie. Je voudrais ici souligner le lien qu'on peut établir entre cet idéal politique et les conceptions relatives à un nouveau mode d'éducation, principalement développer par Jean-Jacques Rousseau. La célébrité littéraire lui fut acquise avec la publication du *Discours sur l'origine de l'inégalité* (1755) puis plus tard *Julie ou la Nouvelle Héloïse* (1761) fameux roman épistolaire qui révèle à la fois l'intimité sentimentale et les bienfaits du retour à la nature. Soucieux d'exposer dans la logique de son système de pensées comment ses idées pédagogiques sont issues de ses réflexions politiques, il publia *Le contrat social* parallèlement à *l'Emile* en 1762.

A la fin de sa vie, c'est dans les récits autobiographiques de ses *Confessions* que Rousseau nous raconte sa jeunesse, ses vagabondages, ses années d'apprentissage, sa rencontre décisive avec Mme de Warrens en mars 1728, ses longs séjours aux Charmettes en Savoie entre 1732 à 1741. A leur arrivée à Chambéry en 1731, le jeune Rousseau qui avait 19 ans et Mme de Warrens s'installèrent au centre ville dans un logement sombre et insalubre. Ils se mirent en quête d'une résidence plus aérée, de préférence située à la campagne : « *Après avoir cherché, nous nous fixâmes aux Charmettes, une terre de M. de Conzié à la porte de Chambéry, mais retirée et solitaire comme si l'on était à cent lieues. Entre deux coteaux assez élevés il est un petit vallon au fond duquel coule une rigole entre des cailloux et des arbres.* » Dans ce cadre idyllique, le jeune homme jouit de la plus grande liberté ; ce sont des années de plaisir simple qui lui laisse le temps de développer ses goûts pour la marche, la botanique, la musique, la lecture : « *Ici commence le court bonheur de ma vie (...)* Je parcourais les bois, les coteaux, j'errais dans les vallons, je lisais, j'étais oisif, je travaillais au jardin, je cueillais les fruits (...) (Confessions, Livre VI). En réalité, Rousseau n'était pas resté tout-à-fait ignorant ; il fut mis en pension chez le pasteur Lambercier à Bossey, près de Genève. Il lui enseigna le latin dans Ovide et Plutarque « *et le menu fatras dont on l'accompagne sous le nom d'éducation ...* » Orphelin, il découvrit la musique auprès de sa tante Suzon qui lui tint lieu de mère. Rousseau se crut musicien avant de devenir écrivain.

A l'adolescence, il entra comme apprenti chez un graveur mais heurté par la dure réalité de l'atelier, il se réfugiait dans les livres : « *je lisais à l'établi, je lisais en allant faire mes messages, la tête me tournait de lecture, je ne faisais plus que lire.* » A l'âge adulte, comme beaucoup d'autodidactes, il se lança dans l'étude et fit preuve d'une grande soif de découvertes. Mme de Warrens l'initia à la chimie dans son petit laboratoire improvisé, à la botanique, à la confection d'un herbier. Il se passionnait pour la géométrie, la physique, et autres sciences : « *Je m'occupais pourtant, mais sans gêne et presque sans règle à lire sans étudier. La chose que je suivais le plus exactement était*

l'histoire et la géographie. J'aurais même pris du goût pour l'astronomie si j'avais eu des instruments. » Sans faire d'effort, il se laissait imprégner par des connaissances disparates et fragmentaires. Comme lui, orpheline livrée à elle-même, Mme de Warrens avait reçu « *une éducation fort mêlée (...) recevant indifféremment des instructions comme elles s'étaient présentées ; elle avait appris un peu de sa gouvernante, un peu de son père, un peu de ses maîtres (...)* » Heureusement, dans son entourage, quelqu'un remarque sa vivacité et décida de l'aider et de le guider.

Après avoir travaillé au cadastre de Savoie, Rousseau devint maître musique auprès de certaines jeunes filles de Chambéry. Sa réputation le rappela au bon souvenir du marquis de Conzié, pourtant bien peu musicien : « *Je voyais à Chambéry M. de Conzié, gentilhomme savoyard qui eut la fantaisie d'apprendre la musique avec celui qui l'enseignait. Avec de l'esprit et du goût pour les belles connaissances, M. de Conzié avait une douceur de caractère qui le rendait très liant (...)* Le germe de littérature et de philosophie qui commençait à fermenter dans ma tête et qui n'attendait qu'un peu de culture et d'émulation pour se développer tout-à-fait, les trouvait en lui. M. de Conzié avait peu de disposition pour la musique (...) Les heures de leçon se passaient à tout autre chose qu'à solfier. Nous déjeunions, nous causions, nous lisions quelques nouveautés, et pas un mot de musique... »

Joseph-François de Conzié, comte des Charmettes était issu d'une famille noble dont le fief était implanté à l'origine à Bloye près de Rumilly. Né en 1707, il n'avait que cinq ans de plus que Rousseau et devint son ami. Généreux, il lui ouvrit sa bibliothèque et le guida dans ses lectures, Montaigne, La Bruyère, Le *Dictionnaire* de Bayle, Voltaire, Fénelon, Pascal et aussi les philosophes Locke, Descartes, Leibnitz, Newton ... Conzié était curieux d'idées nouvelles et se soucia de la formation du jeune homme dont il perçut la vive intelligence au cours de leurs échanges informels. Trop âgé pour rentrer au collège des Jésuites à Chambéry, n'ayant fréquenté aucune école, Rousseau avait besoin de canaliser ses réflexions, d'y mettre un peu de logique, de structurer ses pensées : « *Je me dis, commençons par me faire un magasin d'idées, vraies ou fausses, mais nettes, en attendant que ma tête en soit assez fournie pour pouvoir les comparer et choisir.* » Ainsi, pendant plusieurs années, avec discrétion et efficacité, Conzié soutint la formation intellectuelle de cet esprit novateur, sans le brider, sans le contrer, respectant ses aspirations à l'égalité sociale et à la liberté d'opinion.

On sait qu'après son départ de Savoie, Rousseau se lia d'amitié avec Diderot et d'Alembert à Paris. Il était prêt à collaborer à l'immense œuvre de vulgarisation scientifique et philosophique que fut l'*Encyclopédie*, publiée entre 1751 et 1772. Resté à Chambéry, Joseph-François de Conzié fut l'un des notables locaux à avoir fait l'acquisition par souscription des 17 volumes d'articles et des 11 volumes de planches illustrées.

Martin Burdin (1740-1820)

Sous le règne de Charles-Emmanuel II, en Savoie, la structure sociale eut tendance à s'individualiser ; les élites, noblesse et bourgeoisie, participaient au timide essor économique et s'intéressaient aux idées des Lumières tandis que la masse des ruraux (90 % de la population) demeurait routinière et traditionnelle sous l'influence d'un clergé pléthorique. La surpopulation des hautes-vallées imposait l'émigration saisonnière et dans les plaines et l'avant-pays, la production stagnait car les techniques agricoles restaient inadaptées ; la jachère, la pauvreté des fumures, la vétusté de l'outillage ne permettaient que de médiocres rendements à peine suffisants à la consommation familiale. Certains notables se rallièrent au mouvement des physiocrates genevois et français et tentèrent de moderniser l'agriculture pour améliorer les revenus de leurs domaines. Ces propriétaires éclairés connaissaient le *Traité de la culture des terres* de Duhamel du Monceau, et étaient en relation avec le naturaliste Daubenton, l'abbé Rozier ou Claude Bourgelat pour les progrès de l'élevage. Ainsi, *la frange novatrice* de la noblesse savoyarde, Alexis Costa de Beauregard, M. de Conzié et d'autres notables

fondèrent la Société royale économique de Chambéry pour l'Agriculture, le Commerce et les Arts dans le but « *d'encourager l'agriculture jusqu'à présent si négligée, faute de connaissances* ». On recommandait aux membres de la société d'acquérir « *des connaissances utiles et fondées sur des expériences exactes et répétées en tout genre pour pouvoir les communiquer à leurs concitoyens (...)* » M. de Conzié avait eu le talent de découvrir les capacités intellectuelles de Jean-Jacques Rousseau puis de l'aider à s'affirmer. Compte tenu de cette aspiration à l'amélioration de l'agriculture, il allait donc apporter son soutien à un autre jeune homme doué en ce domaine.

Dans les Etats de Savoie des années 1750, un petit paysan, né dans une famille pauvre, aîné de huit enfants, avait peu de chance de dépasser sa condition sociale sans l'assistance providentielle d'une personne bienveillante. Ce fut le cas du jeune Martin Burdin, né en 1740 à Saint-Eusèbe près de Rumilly, à proximité des terres de M.de Conzié. Ce dernier remarqua le goût du jeune homme pour l'agriculture et décida d'assurer son avenir. Grâce à l'implantation, des « petites écoles » en Savoie, il savait probablement lire et écrire. M. de Conzié l'envoya à Lyon auprès de l'Abbé Rozier, à la Pépinière royale de Vaise en 1757, à l'âge de 17 ans, avant la création de l' *Ecole de Jardiniers* en 1767 qui fixait plus précisément les statuts de cet apprentissage. Martin Burdin reçut une formation théorique et pratique en horticulture et arboriculture puis il poursuivit son apprentissage à Paris et à Montreuil où l'on cultivait à la manière des Chartreux les arbres fruitiers en espaliers le long des murs bien exposés, « *les murs à pêches* ». Il se perfectionna encore aux Pays-Bas, en Angleterre et séjourna dans la péninsule italienne.

Avouant lui-même avoir été « *puissamment aidé par M. de Conzié* », « *le Sieur Martin Burdin, Jardinier* » installa sa pépinière dans le faubourg Nézin sur la colline de Lémenc qui domine Chambéry, « *proche le couvent des RR. PP. de Lémens.* » Il publia son premier « *catalogue raisonné* » de vente « *d'arbres fruitiers et autres plantes particulières* » en 1779, puis, en 1787, une nouvelle édition augmentée d'une notice pratique et détaillée comme le faisait l'abbé Rozier : « *un catalogue des différents fruits cités par ordre de maturité et d'une instruction précise sur la meilleure manière de planter les arbres fruitiers.* »

Après avoir apporté son assistance bienveillante à des jeunes gens défavorisés, Jean-François de Conzié vécut assez longtemps pour connaître les triomphes et les déceptions de Jean-Jacques Rousseau mais aussi les succès de Martin Burdin. Heureux de constater le développement de l'esprit des Lumières, enthousiaste à la découverte des avancées techniques, scientifiques, philosophiques et littéraires tout au long du siècle, il mourut en 1789, à l'âge de 82 ans, sans avoir à déplorer les excès et les désastres révolutionnaires.

On voit qu'au début de sa carrière, Martin Burdin resta fidèle aux choix de son maître en privilégiant la diffusion des arbres fruitiers comme sources de revenus pour les acheteurs. Mais, déplorant que « *les dénominations des fruits varient dans les différents pays ; que tel fruit qui est ici connu sous un nom, l'est ailleurs sous le nom d'un autre fruit* », il indique « *les caractères essentiels et distinctifs de chaque espèce (...) Les bois, les feuilles, les boutons, les fleurs et les autres parties d'un arbre auraient pu me fournir des observations qui auraient pu faciliter le connaissance de chaque espèce (...) mais elles ne sont pas toujours infallibles ; elles ne sont à la portée que d'un petit nombre de Cultivateurs attentifs.* » Il s'efforça donc d'établir une classification remarquable. Soucieux d'efficacité, il ajouta sa notice pour transmettre à sa clientèle de « *personnes dilettantes* » les acquis de ses années d'études et son expérience en matière d'exposition des terrains, de plantation, d'élagage. Avec raison, il se situe d'emblée en professionnel de haut niveau avec compétence et dynamisme. Il fit prospérer son entreprise tout en restant proche de ses maîtres et clients. Ainsi, témoigne Costa de Beauregard « *je vais avec mon jardinier pour tailler les pêchers, c'est un art qui me ravit.* »

Lorsque la Savoie devint une première fois française en 1792 (et jusqu'en 1815), Martin Burdin fut élu au Conseil municipal de Chambéry puis se distingua comme l'un des 13 membres fondateurs de la nouvelle Société libre d'Agriculture, créée en 1798 par le département du Mont-Blanc. Il est cité parmi « *ces hommes instruits, ceux qui ont fait des ouvrages utiles à l'agriculture.* » Plus tard, en présentant la situation du département pour l'année 1807, le préfet Verneilh soulignait l'existence « *à Lemenc d'une pépinière des mieux entretenues, sous la direction de M. Burdin (...) Elle comprend environ 60 mille pieds d'arbres de toutes les espèces ; on croit qu'il s'en vend chaque année environ 10 mille, dont près des deux tiers sortent du département.* » En 1813, Martin Burdin est compté parmi les citoyens les plus fortunés du département avec un patrimoine de 100 000 f. de l'époque. Ayant bénéficié lui-même d'une solide formation, il envoya son fils, François, au Jardin des Plantes à Paris suivre les enseignements de l'encyclopédiste, André Thouin (1747-1824) jardinier en chef et du célèbre botaniste, Antoine-Laurent de Jussieu (1748-1836). Son fils cadet, Charles, travailla au jardin de la Villa Reale de Monza en Lombardie. En 1818, âgé de 75 ans, Martin Burdin transmit la direction de son entreprise à ses deux fils réunis en société. Il s'éteignit en février 1820 à Chambéry, laissant un héritage considérable et un réseau de correspondants à Turin, Gênes, Milan, Livourne, Genève, Lausanne, Strasbourg, Grenoble, Lyon et Marseille qui assuraient la commercialisation des végétaux dans de nombreux pays européens.

En 1824, dans son tableau de la Savoie, un professeur de chimie à la faculté des Sciences de Lyon donne une description de la pépinière de Lémenc : « *Il est un établissement du plus haut intérêt que l'homme instruit ne saurait se dispenser de visiter avant de quitter Chambéry ; ce sont les magnifiques serres chaudes, les riches pépinières et les superbes jardins de M. Martin Burdin. Le clos est situé sur la pente douce du rocher de Lémenc, au nord-est de la ville. C'est en Europe l'une des créations les plus remarquables en son genre, comme entreprise et propriété particulière. On y trouve le plus grand nombre d'espèces connues d'arbres exotiques ou indigènes propres à peupler les forêts ou à servir d'ornements pour les jardins ; on y voit toutes sortes d'arbres fruitiers et de plantes herbacées, rares ou précieuses, sous le double rapport de l'utilité ou de l'agrément. Plus de 60 000 végétaux sont exportés chaque année, tant pour la France, l'Allemagne, et l'Angleterre, que pour l'Amérique et surtout pour les îles du Levant.* » Il ne manque pas de souligner les contacts nombreux que Martin Burdin a entretenus toute sa vie avec « *les agronomes et la plupart des botanistes célèbres qui le tiennent au courant de toutes les découvertes importantes relatives à la physiologie des végétaux.* »

La nouvelle génération. François Burdin (1785-1843)

Les fils Burdin, François et Charles, poursuivirent l'expansion de l'entreprise en décidant de fonder à Turin un établissement comparable à celui de Chambéry. Il prit le nom de « Commerce Martin Burdin, frères et Compagnie ». Ils installèrent une nouvelle pépinière sur les terrains du couvent de San Salvador à San Salvario et publièrent un premier catalogue en 1823. Mais, en désaccord avec son frère sur la politique à suivre, François Burdin mit fin à leur association, et céda en pleine propriété l'établissement de Chambéry à son frère Charles.

Le choix de s'implanter en Piémont s'explique bien. Le prix des terres cultivables était très inférieur à celui de Chambéry. Le coût de la journée des ouvriers était presque divisé par 2, ce qui faisait une importante différence quand la pépinière s'agrandit et passa de 40 à 200 ouvriers. Enfin, pour conquérir plus largement le marché italien, la présence locale apportait une solution à l'énorme problème du transport des végétaux à travers les Alpes, au printemps et en été. En effet, pendant de nombreuses années, pour ses ventes par correspondance, Martin Burdin avait été lié aux transports Bonafous dont les diligences avaient le monopole des livraisons entre la France et l'Italie. Or, il s'avéra que l'héritier de la société de transports, Matthieu Bonafous (1793-1852) était aussi un savant agronome, installé à Turin, membre des prestigieuses Sociétés royales

d'agriculture de Turin et de Lyon ; ses travaux étaient diffusés dans toute l'Europe. Il entretenait des relations avec le monde savant de son époque et fut nommé correspondant de l'Institut de France à partir de 1835. Il échangeait, entre autres, avec Giovanni Balbis, ancien directeur du jardin de Turin, réfugié en France, et, en 1819, titulaire de la chaire de botanique et directeur du jardin botanique de Lyon. Grâce à leur proximité avec ces savants de haut vol, comme leur père avant eux, les frères Burdin étaient au courant des découvertes techniques et des expériences agronomiques anglaises, françaises ou italiennes, promises à un grand avenir.

Bonafous étudia avec soin la culture du mûrier et du ver à soie et sélectionna une nouvelle variété de mûriers, résistante et précoce, *le mûrier des Philippines*. C'était là une formidable opportunité pour François Burdin qui, dès 1826, fut capable d'en fournir de grandes quantités et d'augmenter encore ses volumes de production. La Société acheta d'autres terrains à San Salvario et, en 1829, ouvrit une autre pépinière à Milan pour s'emparer du marché du Piémont et de Lombardie, le plus demandeur pour la culture du mûrier. Les gains furent exceptionnels. Une autre occasion fut également très profitable à François Burdin. En 1836, Bonafous créa un prix pour promouvoir la culture de *la betterave à sucre*. Immédiatement, au printemps 1837, il publia un supplément au catalogue général de la pépinière concernant « *les instructions pour la culture de la betterave et des espèces de fourrage.* »

A ces profits conséquents, l'entreprise turinoise ajouta les marques de la reconnaissance officielle. En 1832, elle reçut le titre d'établissement royal après avoir étonné le monde en réalisant pour l'exposition du château du Valentino, une pyramide de fruits et plantes exotiques. Après ces succès, François Burdin avait désormais toute latitude pour poursuivre des expériences sur les vers à soie, publier ses résultats, prévoir la construction d'une ferme expérimentale jointe à une école de formation en agronomie et horticulture. Mais, il mourut à Milan en février 1843, laissant à son fils unique, Auguste, une fortune significative et un patrimoine en pleine expansion. Son corps fut ramené à Chambéry pour y être inhumé le 24 mars auprès de son père, Martin Burdin, au cimetière de Lémenc. Laissons Auguste Burdin assurer la succession paternelle du côté italien pour revenir aux Burdin de Savoie.

Charles Burdin (1793-1869)

Entre 1847 et 1848, après avoir pris ses distances avec son neveu, Auguste, désormais à la tête de l'entreprise italienne, Charles Burdin, s'illustra en présentant une collection de 38 plantes encore inconnues par le grand public à l' *Exposition permanente des objets d'art, d'industrie et d'agriculture* organisée par la Société savoisienne d'instruction mutuelle, présidée par son autre frère, Amédée Burdin. Ce dernier avait ouvert un magasin de produits coloniaux très florissant et fonda la Banque de Savoie ; il était connu pour ses nombreux investissements immobiliers à Chambéry. Il entra au Conseil municipal de Chambéry et organisa la promotion de la cité. La pépinière jouissait toujours d'une grande réputation et Charles Burdin réussit à acclimater le melon et le sorgho destiné à l'alimentation du bétail.

L'établissement était signalé dans les premiers guides touristiques de Savoie. En 1847, un voyageur, Aimé Ferraris, en parle avec admiration : « *Cette pépinière, la plus importante du Duché et des Etats Sardes, a rendu presque européen le nom de la famille Burdin. (...) On y voit un grand nombre d'arbres et d'arbustes d'orangerie et de pleine-terre, distribués et taillés avec un rare soin d'alignement. Des serres chaudes chauffées à la vapeur sont établies dans la portion la mieux abritée du jardin et conservent des plantes et des fruits en même temps qu'elles en hâtent la maturité. (...) A trois minutes du grand jardin, dans une terre en plein vent, sur vingt hectares, une foule innombrable d'arbres couvrent une immense surface. On pourra juger de leur diversité et de leur nombre par le relevé suivant, dont nous garantissons l'exactitude : 150 000 arbres fruitiers ; 600 000 arbres, arbrisseaux et arbustes ; 50 000 plantes d'orangerie et de serre ; 30 000 plantes vivaces de pleine terre pour l'ornement des jardins ; 1 000 000 de*

jeunes plants de semis et autres pour former des pépinières. En plus de tout cela une quantité immense de graines de toute espèce. (...) La culture des mûriers pour vers à soie prenant chaque année une extension nouvelle en Savoie, le gérant de cet établissement lui a donné de grands développements. »

Comme un retour vers le passé, il existait aussi un établissement à Vaise. En 1838, dans son « *Rapport sur les jardins et pépinières des environs de Lyon* », la Commission de J-L Hénon mandatée par la Société royale d'Agriculture de Lyon, raconte sa visite le 4 octobre, à la Société Martin-Burdin et Compagnie, confiée au chef de culture, M. Joseph Kettmann. On remarque la qualité des productions de nouveaux dahlias, de pivoines, les collections d'anémones, renoncules, chrysanthèmes, d'iris, d'hyacinthes, de tulipes, qui offrent toutes les nuances de couleurs possible. Il y a des arbres fruitiers, des oliviers originaires de Crimée récemment introduits en France, et beaucoup de grands arbres d'ornement pour les parcs à l'anglaise dont la mode se répand. En annexe, on note encore que la société a implanté une autre pépinière près de Neuville-sur-Saône. La Commission présente Charles Martin comme candidat au titre de membre correspondant de la Société royale d'Agriculture de Lyon qui le reçoit sans hésitation. En raison de son extension régionale, on peut affirmer que la plupart des parcs et jardins plantés au XXème siècle en région Rhône-Alpes, à Genève et jusqu'en Provence ont été produits par les pépinières Burdin. Elles sont connues dans toute la France. Ainsi, dans le récit d'une visite chez un ami, Stendhal raconte comment on lui a présenté le jardin : « *J'ai planté beaucoup d'arbres, comme vous voyez (sur cinquante arpents). Ce sont tous des arbres fruitiers qui m'ont été fournis par mon ami Martin Burdin, de Chambéry.* »

Charles Burdin se retira en laissant ses affaires à son fils unique, Jean-Baptiste. Ce dernier connut une fin tragique ; au cours d'une promenade pour herboriser près de La Rochette, il se coupa le doigt avec une serpette ; la blessure s'infecta et il mourut du tétanos en mai 1868, à l'âge de 51 ans. Ce drame affecta profondément son père, Charles, mort un an plus tard dans sa maison du Verney à Chambéry. Son petit-fils, baptisé également Charles, né en 1845, se forma à l'Ecole d'horticulture de Bruxelles et commença une carrière de « *dessinateur de jardins artistiques* », soit de paysagiste, tout en poursuivant la gestion de la pépinière familiale. Poète comme sa cousine, Amélie Gex, il fut aussi un journaliste engagé. Il s'éteignit subitement le 16 septembre 1893 à Moûtiers à 48 ans.

Oubliés aujourd'hui, les Burdin, père, fils et petits-fils furent d'intrépides pionniers, hautement compétents, capables de prendre des risques financiers pour développer une entreprise et ses succursales et commercialiser leurs arbres et plantes à travers l'Europe occidentale. Expérimentateurs, ils améliorèrent la génétiques des végétaux et acclimatèrent des essences exotiques encore inconnues. Ils évoluèrent entre les XVIIIème et XIXème siècles et firent passer l'horticulture, l'agriculture, l'arboriculture du stade routinier à la modernité pour le plus grand bien de tous.

PARCS ET JARDINS DE RHÔNE-ALPES

Anne Weigel
15-16 mars 2022